

L'âme encore toute émue du pompeux spectacle que nous venons de voir et des richesses musicales que nous venons d'entendre, nous ne croyons pouvoir mieux nous reposer des sensations diverses qui nous agitent qu'en donnant une succincte analyse du libretto de M. Scribe.

Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, veut éteindre les haines entre les familles catholiques et protestantes en proposant à Raoul de Nangis, seigneur protestant, une riche héritière catholique, Valentine de St-Bris; mais quelques circonstances ayant fait supposer à Raoul que Valentine était la maîtresse du comte de Nevers, il refuse la main de cette jeune personne. De là les fureurs du gouverneur, père de Valentine; de là provocations, duels, irritations croissantes entre les deux partis religieux, et enfin l'horrible nuit de la Saint-Barthélemy. Raoul de Nangis et son domestique Marcel périssent dans ce massacre, et le comte de St-Bris frappe sans le savoir sa propre fille Valentine, qui aimant Raoul, et voulant partager son sort, s'était convertie au calvinisme.

Quelques critiques se sont hâtés de dire, tout en exprimant leur admiration pour le nouveau chef-d'œuvre de Meyerbeer, que la partition était riche de science, mais pauvre de mélodie. Un de nos confrères fait même tourner ce jugement précipité au profit d'un ingénieux parallèle: «Le trait le plus caractéristique de cette musique, dit-il, est d'être, pour ainsi parler, une musique essentiellement protestante. Voici comment: elle s'attaque aux sens plus souvent qu'à l'âme; l'harmonie des accords y prévaut sur la mélodie des accens; on y sent partout l'orgueil du chromatique y dominer l'humble et touchante expression du cantabile, et la note y a toujours plus d'ambition d'effet que de puissance intime. C'est de la science au plus haut point portée, ce sont des combinaisons de clavier et une profusion de ressources musicales jusqu'alors inconnues.»

Loin de nous l'ambition de prononcer un arrêt définitif et sans appel sur une œuvre aussi colossale; nous ne devons compte à nos lecteurs que de nos premières impressions. Or, comme les parties mélodieuse d'une partition sont ce qui pénètre avec le plus de limpidité dans l'âme de l'auditeur, nous pouvons déclarer dès aujourd'hui que ce qui nous a principalement frappés, c'est la fécondité du cantabile dans la nouvelle production de Meyerbeer.

Quelques personnes font l'éloge exclusif des deux der--//2//--niers [derniers] actes, au détriment des trois premiers. C'est encore une impression que nous n'avons pas complètement partagée. Quoi de plus suave que l'air de Nourrit avec accompagnement de la viole d'amour, si supérieurement exécutée par M. Urban! quoi de plus vigoureux que le final du deuxième acte! quoi de plus original que le chant des Huguenots: *Vive la guerre!* et ce beau duo de Levasseur et Mlle Falcon, un des morceaux les plus remarquables de la partition! Et ce chœur de femmes! et ce trio, et ce septuor, et une foule de beautés musicales d'un effet neuf, que la critique persiste à sacrifier aux deux derniers actes!

Si nous consentons à admettre une espèce d'infériorité relative dans le commencement de la partition, nous croyons qu'elle naît

uniquement de l'absence de l'intérêt dramatique. A mesure que l'action marche vers sa crise, vous voyez progresser les inspirations du compositeur, jusqu'à ce qu'elles deviennent sublimes au moment du dénouement. Aussi la scène des trois moines, le duo de Nourrit et de Mlle Falcon, et ce grand trio sont admirables de verve et d'entraînement.

Nous n'osons affirmer que la partition des *Huguenots* l'emporte sur son aînée *Robert-le-Diable* [*Robert le Diable*], mais nous tremblerions aussi d'affirmer le contraire. Ces sortes de parallèles sont inadmissibles en présence de deux chefs-d'œuvre composés d'éléments si divers.

Car, à mesure que l'audition des *Huguenots* pénétrera dans les masses, les magnifiques détails de la partition se dessineront avec plus de netteté, l'oreille publique s'y façonnera, les motifs seront compris, appréciés, et dès-lors, la popularité leur sera acquise à jamais.

Nous reviendrons plus d'une fois sur ce grand et bel ouvrage; mais nous ne terminerons pas cet article sans payer notre tribut d'éloges à l'ensemble de l'exécution, au jeu si dramatique, au chant si plein d'expression de Nourrit, Levasseur et Mlle Falcon, au zèle consciencieux de l'orchestre et à la brillante mise en scène due aux soins de la nouvelle administration. Les costumes et les décors sont d'une magnificence et d'une fidélité que rien n'égale. Le tableau du dénouement représentant notre vieux Paris vu au clair de lune est d'un effet ravissant. *De ce mois malheureux l'inégale courrière* ne se présente pas en personne; mais elle se fait remplacer cette fois par des milliers d'étoiles qui scintillent dans le firmament. On a tant abusé de la lune dans nos drames et mélodrames, que c'était en vérité faire preuve de bon goût que de ne pas la montrer devant l'élégant public de l'Opéra.

J. L.

LE MÉNESTREL, 6 mars 1836, pp. 1-2.

Journal Title:	LE MÉNESTREL
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	6 MARS 1836
Printed Date correct:	
Volume Number:	
Year:	3 ^e ANNÉE
Series:	
Issue:	14
Pagination:	1 à 2
Title of Article:	ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE
Subtitle of Article:	Les Huguenots, drame lyrique en 5 actes, poème de M. Scribe, musique de Meyerbeer.
Signature:	J. L.
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front-page main text
Cross reference:	